

BRIDGENORTH, ville d'Angleterre, comté de Shrop, à 30 kilom. S.-E. de Shrewsbury, sur la Severn; 7,000 hab. Port, chantier de construction pour bateaux; commerce considérable en bas, draps et flanelle, houblon, beurre et fromages. Bridgenorth est divisée en deux parties, la ville basse, et la ville haute, bâtie sur un rocher escarpé, qui domine les ruines d'un vieux château.

BRIDGEPORT, ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat de Connecticut, à 26 kilom. S.-O. de New-Haven, à l'embouchure du Pequannock, dans le détroit de Long-Island; 8,000 hab. Port de commerce, cabotage actif; fabrication de voitures.

BRIDGES (Noé), littérateur anglais du XVIII^e siècle. Il fut secrétaire du parlement de 1643, et composa quelques ouvrages devenus rares, entre autres : *The art of Short and secret writing* (Londres, 1659), un des plus anciens traités que nous possédons sur la tachygraphie.

BRIDGÉSIE s. f. (bri-djé-zi — de *Bridges*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des sapindacées, comprenant un arbrisseau qui croît au Chili.

BRIDGETOWN, ville forte des Antilles anglaises, ch.-l. de l'île Barbade, sur la côte S.-O. de l'île, dans la baie de Carlisle, avec un bon port et une vaste rade, capable de contenir 500 vaisseaux; 22,000 hab. Cette ville, bien bâtie, percée de larges rues, défendue par d'importantes fortifications, est le siège du gouvernement général des îles Barbades, Grenade, Saint-Vincent, Tabago, Trinité et Sainte-Lucie; de 1668 à 1764, elle a été détruite quatre fois par le feu. Aux environs, collège important de Codrington. Ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat de New-Jersey, à 90 kilom. S. de Philadelphie, sur le Cohanzy, et près de son embouchure dans la baie de Delaware; 3,700 h. Port de commerce; cabotage très-actif.

BRIDGEWATER, ville d'Angleterre, comté de Somerset, sur le Parret, et à 19 kilom. S. de son embouchure dans le canal de Bristol; 20,000 hab. Commerce actif, port pour bâtiments de 200 tonneaux. Cette ville, autrefois fortifiée, possède un beau pont en fer d'une seule arche; l'église Sainte-Marie, noble et vaste édifice dont le clocher est fort élevé, et qui est ornée d'un retable d'autel du Guide. Patrie de l'amiral Blake. Ville des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat de Massachusetts, à 35 kilom. S. de Boston; 3,575 hab. Fabrication très-importante de quincaillerie, articles en fer, cotons et lainages. Ville des Etats-Unis de l'Amérique, dans l'Etat de New-Jersey, à 5 kilom. N. de Roundbrook; 4,000 hab.

BRIDGEWATER (canal de), un des plus anciens canaux de l'Angleterre, cantons de Chester et de Lancastre, creusé en 1785 par le duc de Egerton de Bridgewater, sous la direction de l'ingénieur James Brindley, présente 150 kilom. de longueur, et va : 1^o des houillères de Worsley à Manchester; 2^o de Manchester à Taunton; 3^o de Worsley aux marais de Chatmoss, et communique avec le canal du Grand-Tronc.

BRIDGEWATER (Jean), en latin *Aquapontanus*, théologien anglais, natif du comté d'York, florissait au XVI^e siècle. Bien qu'il fût catholique, il fit une adhésion extérieure à l'anglicanisme; fut nommé, sous le règne d'Elisabeth, recteur du collège de Wootton-Courtenay, puis de celui de Lincoln, à Oxford, chanoine de Wels, archidiacre de Rochester; puis, pressé par les remords de sa conscience, il résigna ses bénéfices, passa sur le continent, et se rendit successivement à Rome et en Allemagne. Son ouvrage le plus important : *Concordatio Ecclesiae catholicae in Anglia, contra calvinos-papistas et puritanos, sub Elisabetha regina* (Trèves, 1594), contient une relation des souffrances et de la mort de plusieurs catholiques persécutés pour cause de religion en Angleterre.

BRIDGEWATER (Fr.-H. EGERTON, duc de). V. EGERTON.

BRIDGMAN (île de), île de l'archipel du Nouveau-Shetland du Sud, dans l'océan Pacifique austral, par 62° lat. S. et 61° long. O., à l'E. de l'île du roi George. Cette petite île, qui a 7 kilom. de circonférence, est volcanique; sa couleur est celle de briques brûlées. Le cratère, d'une immense largeur, situé sur la côte occidentale, vomit continuellement une fumée très-épaisse.

BRIDIDI, célèbre danseur de bal public, qui fut le rival de Chicard, et fit longtemps les délices des habitués de Mabilley et du Château-de-Fleurs. Il était employé dans une maison de commerce. Sa désinvolture, sa légèreté, son *chic*, pour parler le langage de l'argot, en firent bientôt un des héros de ce monde interlope, auquel la petite presse a donné une célébrité aussi ridicule qu'éphémère. Depuis longtemps, Brididi est rentré dans l'obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir. Tout ce qui reste de lui, c'est un vaudeville, la *Vieillesse de Brididi*, qui s'est joué avec succès au théâtre des Variétés, et qui reparait encore de temps en temps sur l'affiche.

BRIDIER s. m. (bri-dié — rad. *bride*). Techn. Ouvrier qui fait des brides.

— Adjectif. : *Ouvrier* BRIDIER.

BRIDLINGTON, ville d'Angleterre, comté de York, East-Riding, à 60 kilom. N.-E. de York, à 5 kilom. O. du cap Flamborough; 6,500 hab. Cette jolie ville, dans une situation agréable, près de la côte, doit son origine à un prieuré d'augustins fondé sous Henri I^{er}, et dont quelques vestiges restent encore visibles. Le port, à 1,500 m. de la ville, à Bridlington-Quay, est défendu par deux digues, et fait un commerce actif d'entrepôt; sources minérales et bains de mer fréquentés.

BRIDOIE, un des personnages les plus naïvement comiques du livre de Rabelais; c'est l'aïeul du Brid'oison de Beaumarchais, ce juge ignorant et prétentieux du *Mariage de Figaro*. Bridoie rend toutes ses sentences avec deux dés, et rien n'est plus plaisant que l'apparente bonhomie avec laquelle il prétend que les dés sont le moyen le plus ingénieux et le plus naturel de vider tous les procès; on n'a jamais fait une plus mordante satire des procédés judiciaires. Bridoie pose toutes les pièces du défendeur sur un bout de sa table, puis il jette les dés pour lui; il place ensuite les sacs du demandeur à l'autre extrémité, et il recommence à jeter les dés; celui qui a ainsi obtenu le point le plus fort gagne le procès. Pour rendre de pareils arrêts, il n'est pas nécessaire de recourir à un profond jurisconsulte; Bridoie ou Brid'oison suffit. Mais, objecte-t-on à Bridoie, « puisque par sort et jet des dés vous faites vos jugements, de quoy vous servent ces écritures et autres procédures contenues dedans les sacs ? » Et Bridoie répond, avec une perle de bonhomie, où éclate le rire moqueur de Rabelais, qu'elles lui servent de trois choses : premièrement, pour la forme, en omission de laquelle ce que l'on a fait ne peut être valable; secondement, elles fournissent un exercice honnête et salutaire; troisièmement, continue Bridoie, « je considère que le temps mûrit toutes choses; c'est pourquoi je surseoie, diloye et diffère le jugement, afin que le procès, bien ventilé, grabelé et débattu, vienne par succession de temps à sa maturité, et, le sort par après advenant, soit plus doucement porté des parties condamnées. »

Beaumarchais avait trop d'esprit pour ne pas changer le caractère de son type, tout en empruntant à Rabelais; il sentait bien qu'il ne pouvait qu'affaiblir celui-ci en le reproduisant, et il a mis la sottise et la prétention où son modèle avait montré le dédain naïf de la justice, si risiblement allié au respect de la forme. Quand on rappelle, en littérature, les dés du juge Bridoie, c'est toujours par allusion au sens que nous venons de donner. V. DÉ.

BRIDOIR s. m. (bri-doir — rad. *bride*). T. de manège. Mentonnière.

— Par anal. Petite bande de linge, ou simplement cordon, que les femmes mettent à leur bonnet ou à leur chapeau, et qui ne doit pas être confondu avec les brides.

BRID'OISON, nom d'un personnage comique, bégayeur et bégayant, qui remplit un rôle de juge ridicule dans le *Mariage de Figaro*, comédie de Beaumarchais. C'est un type moins nouveau que celui de Figaro, mais qui ne laisse pas d'avoir une place originale et marquée dans l'œuvre de l'auteur. Brid'oison aime la fo-orme avant tout; il déclare que « tel rit d'un juge en habit court, qui tremble au seul aspect d'un procureur en robe. » C'est Brid'oison qui chante, à la fin de la pièce et en bégayant, comme toujours, le fameux couplet :

Et, messieurs, la comédie
Que l'on joue en ce-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, le peste, il crie,
Il s'agit en cent fa-çons;
Tout fin-it par des chansons.

Dans sa spirituelle indication des « caractères et habillements de la pièce, » Beaumarchais décrit ainsi le « caractère et l'habillement » de Brid'oison :

« Brid'oison doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégayement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère, et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent. Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une goliille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main. »

Pour donner à nos lecteurs une idée du caractère de cet amusant personnage, nous allons mettre sous leurs yeux un extrait de la XI^e scène du III^e acte du *Mariage de Figaro*, où Brid'oison est appelé à juger le différend de Marceline et de Bartholo :

MARCELINE, à Brid'oison. — Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, en robe et bégayant un peu. — Eh bien ! pa-ar-lons-en verbalement.

BARTHOLO. — C'est une promesse de mariage.

MARCELINE. — Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON. — J'en-entends, et cætera, le reste.

MARCELINE. — Non, monsieur, point d'cætera.

BRID'OISON. — J'en-entends; vous avez la somme?

MARCELINE. — Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON. — J'en-entends bien; vous-ous redemandez l'argent.

MARCELINE. — Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON. — Eh ! mais, j'en-entends fort bien. Et lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE. — Non, monsieur; voilà tout le procès.

BRID'OISON. — Croyez-vous que je ne l'en-entends pas, le procès?

MARCELINE. — Non, monsieur. (A Bartholo) : Ou sommes-nous ? (A Brid'oison) : Quoi ! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON. — Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, en soupirant. — C'est un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON. — Oui, l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

Le voilà caractérisé de main de maître, le Brid'oison. Et il en-entend jusqu'au bout toutes choses de la sorte, jusqu'au cinquième acte, scène dix-huit, où tout s'étant éclairci et tout s'étant arrangé au gré des parties, sans que Brid'oison y ait vu clair, le comte Almaviva, frappant sur l'épaule du juge, lui demande ironiquement : « Et vous, don Brid'oison, votre avis, maintenant ? » A quoi Brid'oison répond : « Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte... Ma-a foi, pour moi, je-ne ne sais que vous dire; voi-là-a ma façon de penser. » Ce qui achève de le peindre.

Brid'oison est resté, et à bon droit, le type du juge naïf, ignorant et formaliste :

M. Dupin, l'un des quarante, n'a pas même cette plate orthodoxie grammaticale qui constitue le mérite ordinaire des académiciens; de toute la compagnie, c'est lui ou M. Scribe qui sait le moins le français. Cependant il n'ennuie pas. L'attention du lecteur est soutenue par une certaine clarté judiciaire, par des anecdotes assez curieuses, surtout par le comique de cette personnalité qui se croit toujours plaisante, et qui l'est toujours sans le savoir. A vrai dire, les aventures de M. Dupin, ses saillies, son rare amour-propre et sa prose de procès-verbal, font une décoction bien étrange. Il y a du Figaro et du Brid'oison dans ce génie. L. VEUILLLOT.

Brid'oison, titre d'un petit journal satirique légitimiste, qui a végété du 17 janvier au 19 décembre 1832 (336 numéros in-4^o), d'abord avec ce sous-titre : *Journal des Gobe-mouches*, et, à partir du quatre-vingt-quinzième numéro, avec cet autre sous-titre, substitué au premier : *Journal des folies du siècle*. Il est assez étrange de voir les fondateurs de cette feuille, qui, évidemment, en 1784, se seraient élevés contre le scandale d'une pièce qui fit jeter alors les hauts cris aux royalistes, et qui n'auraient pas manqué de traiter l'auteur du *Mariage de Figaro* de scélérat, prendre, en 1832, pour titre d'un petit journal bien pensant et destiné à refaire nos mœurs, le nom d'un personnage de cette même pièce.

Le *Brid'oison* était signé par l'un des fondateurs, le chevalier d'Escrivieux, et était orné en tête d'une grande vignette sur bois, fort bien gravée et très-originale, que nous croyons être de Porret, bien qu'elle ne soit pas signée. Brid'oison, en robe de juge et la tête coiffée d'une toque, y est représenté entre deux hommes, dans lesquels il est facile de reconnaître le comte de Chambord et Louis-Philippe. Le premier, placé à la droite de Brid'oison, est représenté sous la figure d'un jeune homme, vêtu d'un élégant costume de fantaisie, à peu près comme un page; il a une couronne de roi sur ou plutôt derrière la tête, et qui, placée ainsi, ne semble guère pouvoir y tenir; on voit derrière lui un trône, et sur ce trône un sceptre; c'est le roi des légitimistes, celui des rédacteurs; le second, coiffé d'un bonnet rouge, et auquel on a affecté de donner la figure et l'encolure d'un robuste boucher, tient de la main gauche une grande hache, appuyée à terre, et à derrière lui les pavés de juillet; c'est le roi des barricades. Tous les deux ont l'air de consulter Brid'oison. Au-dessous de la vignette est placée cette épigraphe :

« Sur tout ce que-je je vois, monseigneur, citoyen... ma-a foi, pour moi, je ne sais trop qu'en dire... voilà-a ma fa-çon de penser. »

Les Brid'oisons fondateurs du journal ne le faisaient pas cependant pour cacher leur fa-çon de penser, et c'était là une assez pauvre allégorie.

Chaque numéro contenait, outre les grands articles de la première page, de petites pointes appelées *mouches*, ornées chacune de la figure d'une mouche, et d'un goût assez doux, comme on en pourra juger par les suivantes :

« L'honorable député Poulle, las de percher sur les bancs du centre, va, dit-on, prendre congé. Il trouve que le *coq* gaulois ne chante pas comme il le désire, et c'est ce qui l'engage à quitter son *sumier*. »

« M. Vivier, cet homme qu'on a vu si longtemps occuper la *Seine*, vient d'être fait comte; n'est-ce pas là un comte pour rire ? »

« Pourquoi voit-on tant de *bûches* dans la cour du Palais-Royal? C'est qu'il n'en peut pas tenir davantage dans les chambres. »

C'était là ce que les défenseurs de l'autel et du trône, en ce temps-là, appelaient de l'esprit.

Ce n'était cependant encore qu'un spécimen de bon goût et de dignité donné à la France par ces chevaliers de la légitimité. Nous tirerons l'échelle après la citation des couplets suivants d'une chanson, qui était loin de faire prévoir la fusion de la branche aînée et de la branche cadette. Il était alors beaucoup question du mariage du jeune duc d'Orléans, et voici en quels termes décents ces messieurs parlaient des difficultés qu'on avait éprouvées à lui trouver une femme dans les familles où les princes ont coutume de les chercher. C'est le duc d'Orléans qu'on fait parler dans cette chanson.

Air : *Tu n'auras pas ma rose, etc.*

Pour une archiduchesse
Si l'on voulait de moi,
Elle serait princesse,
Puis épouse de roi !
— Je connais ta famille,
L'échafaud est trop près...
Tu n'auras pas ma fille, (bis.)
Car tu la fêlerais. (bis.)

Oh ! si le nom de reine
Pouvait avoir amour
D'une Napolitaine
Parer le front un jour !
— Rappelle-toi la grille
De Bayle et ses forfaits...
Tu n'auras pas ma fille, (bis.)
Car tu la fêlerais. (bis.)

D'une fleur polonaise
Un roi s'amouracha;
Je veux, ne vous déplaise,
Avoir ma Leksinska...
— Tu dors quand on fusille
Le peuple polonais...
Tu n'auras pas ma fille, (bis.)
Car tu la fêlerais. (bis.)

Adorable régente,
Avec la Toison d'or,
De ta gentille infante
Je veux la main encor.
— L'orgueil de la Castille
Ne s'avilit jamais...
Tu n'auras pas ma fille, (bis.)
Car tu la fêlerais. (bis.)

Petit roi dont le trône
Est assis sur le Rhin,
A vous est ma couronne
Si vous voulez ma main.
— Faquin ! dans ma famille
Je n'ai pas de laquais...
Tu n'auras pas ma fille, (bis.)
Car tu la fêlerais. (bis.)

Eh bien ! de par la France,
Belles, qui voudra donc
Acheter l'espérance
D'une couronne au front ?
— Constructeur de bastilles,
Va donc ! épouse-les !
Tu n'auras pas nos filles, (bis.)
Car tu les fêlerais. (bis.)

Voilà les belles choses qui faisaient l'ornement du *Brid'oison*, voilà l'atticisme de ces fils de croisés qui fulminaient encore chaque jour contre les trivialités du *Père Duchêne* et les vivacités de l'*Ami du peuple*. Décidément, si les *Actes des Apôtres* ne font pas plus autorité en matière de goût, ils avaient du moins plus d'esprit, et eux, qui ont tant crié contre l'exécution salubre du 14 juillet, auraient eu la pudeur, ou tout au moins la logique de ne pas appeler Louis-Philippe un *embastilleur*. On n'avait donc pas eu si grand tort de prendre la mère des *Bastilles* et de la raser.

Le *Brid'oison*, expirant faute d'abonnés, en décembre 1832, se transforma en journal politique, sous le titre de : la *France monarchique*, autre guitare légitimiste du même style et de la même portée.

BRIDOLE s. f. (bri-do-le — rad. *bride*). Mar. Appareil qui sert à ployer les bordages doubles et autres pièces de construction, pour les amener et les maintenir à la place et dans la forme qu'ils doivent avoir : *Les pièces qui entourent les mâts et les vergues d'assemblage sont jointes par des bridoles.* (Willamez.)

BRIDON s. m. (bri-don — dimin. de *bride*). Manég. Bride légère dont le mors brisé n'a point de branches et dont on se sert quelquefois au lieu de la bride ordinaire, par exemple lorsqu'on mène le cheval à l'abreuvoir : *Puis soudain, détachant son cheval du petit arbre autour duquel il avait noué le bridon, il sauta légèrement en selle.* (Alex. Dum.)

— *Scier du bridon*. Tirer alternativement le bridon à droite et à gauche, à l'aide des rênes.

— Hist. relig. Bande étroite de linge que les religieuses cousaient autrefois à leur voile.

BRIDOU (le P. Toussaint), écrivain ascétique français, né à Lille en 1595, mort en 1672. Il entra dans l'ordre des jésuites, se livra à la prédication et composa divers ouvrages, dont les titres seuls indiquent la tournure